



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Il barone rampante”
(1957)

“Le baron perché”
(1960)

roman d’Italo CALVINO

(283 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis une analyse de :

- l’intérêt de l’action (page 3),
- l’intérêt documentaire (page 4),
- l’intérêt psychologique (page 5),
- l’intérêt philosophique (page 6).

Bonne lecture !

Résumé

Le 15 juin 1767, à Ombreuse, près de Gènes, en Ligurie, Cosimo Piovasco di Rondò, devenu dans la traduction en français Côme Laverse du Rondeau, qui a à peine douze ans, se révolte contre sa vieille famille aristocratique un peu déchue (son père, le baron Arminius Laverse du Rondeau, qui veut devenir duc mais est persuadé d'être la victime d'un complot des jésuites ; sa mère, Konradine, la fille d'un général allemand qui rêve d'armées et de batailles ; son oncle qui, à demi Ottoman, est passionné d'apiculture et d'hydraulique), contre son précepteur, l'abbé Fauchelafleur (un vieux janséniste gagné par les idées nouvelles), surtout contre sa sœur, Baptiste, qui triomphe des palefreniers au jeu du bras de fer, chasse le rat, la nuit, un chandelier à la main, un fusil sous le bras, cultive des lubies culinaires, étant spécialiste des croquettes au foie de rat, des pattes de sauterelles, des queues de porc rôties enroulées en forme de gimblettes, préparant avec un malin et sadique plaisir des escargots sous maintes formes pour les déjeuners en famille. Comme, ce jour-là, elle est parvenue à décapiter des escargots pour piquer *«ces têtes molles de petits chevaux avec un cure-dents, je pense, sur autant de beignets»*, Côme refuse de manger une fois de plus ces mollusques, et est chassé de la table. Il monte alors dans *«une yeuse»* (un chêne) du jardin familial, comme les garçons de son âge sont habitués à le faire. Mais, contrairement aux autres garçons, il ne va jamais en descendre.

Or, comme, tout autour de lui, branches et feuilles poussent, se divisent, se rejoignent, il peut, d'un *«léger pas d'écureuil»*, circuler de branche en branche et d'arbre en arbre, avec une *«obstination surhumaine»* (comme le dit Blaise, son jeune frère qui, seul personnage ordinaire dans son entourage, est tout naturellement le narrateur du roman). La bravade devenant une sorte d'idéal (comment réussir ce que tous affirment être impossible?), il ne met plus jamais le pied à terre. D'en haut, il observe la vie des humains d'en bas avec plus de clarté, dit-il, avec ironie mais non sans charité, voulant prouver à ses contemporains le vrai sens de la liberté et de l'intelligence, leur démontrer surtout qu'ils n'agissent qu'en balourds et à l'étourdie, qu'ils vivent dans une morne routine, dans la médiocrité, tant dans leur rapport à la nature que dans leurs amours, tellement dépourvues de folie, ou dans leur engagement historique. Car *«tout se passait comme si, plus il était décidé à rester caché dans ses branches, plus il sentait le besoin de créer de nouveaux rapports avec le genre humain.»*

Après les années de formation passées à maîtriser ce mode de vie arboricole, à apprendre à passer d'arbre en arbre, sans jamais toucher le sol, devenu un Robinson qui se livre à la chasse pour se nourrir et se vêtir (car il n'a pas gardé ses cheveux poudrés, sa queue nouée d'un ruban, sa cravate de dentelle, son petit habit vert à basques, ses culottes mauves, ses longues guêtres de peau blanche et son épée au côté), à améliorer son confort, à se forger un caractère, il s'instruit. Il lit des milliers de livres, entassant parmi les branches toute l'*«Encyclopédie»* de Diderot et de d'Alembert, *«au fur et à mesure qu'ils lui parvenaient par un libraire de Livourne»*. Il est en correspondance avec Rousseau et Voltaire, qui s'interroge sur son «cas». Il s'intéresse à la botanique. Il apprend la typographie afin d'imprimer de petits périodiques excentriques. Il invente des systèmes hydrauliques, accumulant des barils d'eau en prévision des incendies. Il collabore avec les paysans d'Ombreuse, taillant les arbres pour un salaire modique. Il entretient des amitiés, notamment avec Jean-des-Bruyères, un bandit de grand chemin que la lecture des romans anglais du XVIII^e siècle, en particulier *«Clarisse Harlowe»*, amène à renoncer à ses méfaits ; et avec une colonie d'exilés espagnols, contraints de vivre comme lui sur les branches des arbres. Il mène de sa vigie une bataille contre des pirates barbaresques qui enlèvent son oncle, qui est musulman. En équilibre sur un drap étendu, il livre un duel contre un ennemi jésuite. Il adhère brièvement à la franc-maçonnerie. Il conduit, en *«patriote perché»*, la révolte des citoyens d'Ombreuse contre la dîme. Il appuie les troupes françaises envahissant l'Italie. Il séduit même des femmes en véritable libertin, car elles semblent apprécier particulièrement de séjourner «en l'air» ; il tombe ainsi amoureux de la blonde Violette, une marquise fantasque, impétueuse, éprise d'absolu et donc sensible à son originalité, leur idylle durant vingt ans jusqu'à ce que, lassée de cette vie aventureuse, elle décide de quitter lui et son mode de vie trop particulier. Cette expérience l'ayant brisé totalement, il mène ensuite une existence d'ermite, s'exprimant avec la nature et les animaux. Cette excentricité lui vaut le surnom de *«baron perché»*, et

il est connu dans l'Europe entière ; aussi reçoit-il de nombreuses visites, dont celle de Napoléon Bonaparte, empereur défait, venu connaître un homme à fort caractère et ayant une idéologie, qu'il reçoit en grande pompe ; mais aussi celle d'un futur héros de Tolstoï, le prince André de *"Guerre et paix"* !

Néanmoins apparaît une déraison que la rédaction de nombreux traités zoologiques, politiques... contribue à renforcer, le vieux baron s'enfermant dans une solitude irréversible, et tombant dans l'oubli. Finalement, respectant toujours sa promesse, plutôt que d'être ramené à terre par ses proches, à plus de soixante-dix ans, il choisit de disparaître au bout de la corde d'une montgolfière de passage, dans l'azur, sans laisser de traces.

Et Blaise emmêle ses mots, et achève d'écrire tandis que son frère vient d'achever de vivre.

Analyse

Intérêt de l'action

Calvino indiqua que, à partir d'une image fondatrice, à partir d'*«un paysage et une nature, certes imaginaires, mais décrits avec précision et nostalgie»*, il développa *«une histoire en se souciant de rendre justifiable et vraisemblable jusqu'à l'irréalité la trouvaille initiale»*. Celle-ci étant une situation «irréaliste», car l'idée de vivre toute sa vie dans un arbre, qui est l'une des inventions les plus étonnantes qu'ait proposées la littérature, relève presque de la magie, et l'œuvre peut être considérée comme un roman fantastique.

Mais ce fut avec une grande rigueur, d'une façon implacablement réaliste et implacablement logique, que la trame fictive fut rationnellement développée par l'écrivain qui, en assurant la vraisemblance de l'entreprise, construisit une histoire qui tient debout en tant qu'histoire au long de la succession de ses situations. Calvino fit croire à un modèle de vie possible, accumulant toutes sortes de péripéties (qui, l'arbitraire et le hasard régnant, font toutefois un peu fourre-tout, l'histoire perdant ainsi de sa densité), pour le moins originales, inscrites dans un espace, un temps extrêmement précis. Cela entraîne l'intérêt du lecteur, qui attend l'auteur au détour de chaque page en se demandant comment il soutiendra une telle gageure, comment il pourra continuer à exposer les conséquences souvent étonnantes parce qu'imprévisibles de cette situation paradoxale. On se demande dès les premières lignes si le baron pourra continuellement mener une vie aérienne dans un monde de bosquets, s'il ne descendra pas un jour des arbres. L'auteur conserve le suspense dramatique jusqu'aux dernières pages.

Dans ce qui devient donc un véritable roman d'aventures, il créa une sorte de Robinson ligure, un homme en lutte avec la nature à la façon dont le montra Defoe.

Et il maintint une fantaisie sans cesse jaillissante, comme le prouvent la conversion du brigand par la lecture de *"Clarisse Harlowe"*, les caprices de la marquise, l'enlèvement, par des Barbaresques venus du désert qu'est l'Afrique du Nord, de l'oncle qui est non seulement hydraulicien mais mahométan.... Ce sont là autant de pages où la cocasserie fait alliance avec la fraîcheur, où se manifeste un humour moqueur.

D'autre part, non seulement il usa d'une technique narrative très particulière, mais il fit présenter le personnage par un témoin, son frère, la personne qui est la plus proche de lui, qui éprouve pour lui une admiration affleurant tout au long du livre, s'estompant lorsqu'il est rattrapé par la vieillesse implacable. Calvino indiqua : *«Pour corriger mon élan trop vif à m'identifier au héros, j'ai créé un narrateur au caractère antithétique de celui de Côme, un frère posé et plein de bon sens.»*

Il put constater : *«En somme, j'avais fini par prendre goût au roman, dans le sens le plus traditionnel du terme»*.

Intérêt documentaire

Le roman nous offre un aperçu géographique et, surtout, un tableau historique.

Si Calvino situa l'action près de Gênes, en Ligurie, c'est parce qu'il était originaire de cette région mais aussi parce qu'elle passait pour l'une des plus densément boisées d'Europe. Il signala : *« On lit dans les livres que, au temps jadis, un singe parti de Rome pouvait arriver en Espagne sans toucher terre, rien qu'en sautant d'arbre en arbre. Si c'est vrai, je ne sais... De mon temps, seuls le golfe d'Ombreuse, dans toute sa largeur, et sa vallée qui s'élève jusqu'à la crête des montagnes, possédaient pareilles forêts foisonnantes. La renommée de notre région n'avait pas d'autres motifs. »*. C'est du fait de cette couverture boisée qu'il choisit de donner au hameau où habite la famille du baron le nom significatif qu'est « Ombrosa » (devenu « Ombreuse » à la traduction).

Le XVIII^e siècle a été choisi parce que, contrastant justement avec cette ombre dans laquelle végètent les gens, il fut le Siècle des Lumières. Calvino nous présente :

- Des traits de mœurs, en particulier celles des aristocrates, comme la tenue qu'avait Côme dans sa première vie : cheveux poudrés, queue nouée d'un ruban, cravate de dentelle, petit habit vert à basques, culottes mauves, longues guêtres de peau blanche, épée au côté.

- La persistance des attaques, sur les côtes italiennes, des pirates barbaresques.

- Les querelles religieuses entre jésuites et jansénistes, tandis que Côme adhère brièvement à la franc-maçonnerie.

- La situation politique de l'Europe, l'action commençant immédiatement après la Guerre de Succession d'Autriche. On voit les citoyens d'Ombreuse se révolter contre la dîme (ce qui annonce la Révolution) en étant conduits par Côme, en « *patriote perché* ». Puis il appuie les troupes françaises envahissant l'Italie, et on évoque en arrière-plan les campagnes de Napoléon Bonaparte : la guerre qu'il mena en Italie pour le compte de la Révolution française (1796-1797) ou bien son passage à Milan lorsqu'il se fit proclamer roi d'Italie (1805). Plus tard, Côme reçoit la visite de l'empereur défait, venu connaître un homme à fort caractère et ayant une idéologie, et il le reçoit en grande pompe. Il reçoit aussi la visite du prince André Bolkonski, futur héros de « *Guerre et paix* », car, dans le roman de Tolstoï, il se soigne en effet en Italie ! C'est que le « *baron perché* » est connu dans l'Europe entière. Sa vie sylvestre, qui a atteint un apogée avec l'extension de la Révolution en Italie, décline avec la Restauration.

- L'effervescence intellectuelle du Siècle des Lumières à laquelle Côme participe, son évolution étant parallèle à celle des foisonnantes et utopiques idées nouvelles auxquelles il est d'ailleurs largement acquis. Il peut lire toute l'« *Encyclopédie* » de Diderot et de d'Alembert ; il est en correspondance avec Rousseau et Voltaire, qui s'interroge sur son « cas ». On voit aussi un bandit de grand chemin être troublé la lecture des romans anglais sentimentaux du XVIII^e siècle, en particulier « *Clarisse Harlowe* » [de Richardson] au point de renoncer à ses méfaits.

- La libération des mœurs qui fait que le libre-penseur qu'est Côme séduit des femmes en véritable libertin.

« *Le baron perché* » peut donc être considéré comme un roman historique, où Calvino se sert de l'évocation de l'Histoire pour se permettre des effets de réel qui jouent avec l'irréalisme de l'intrigue, où il renouvella même le roman historique en le rendant très proche du lecteur par la fantaisie, l'ingénuité de l'imagination. Il indiqua : *« Cherchant une époque écoulée pour y situer un improbable pays recouvert d'arbres, je m'étais laissé prendre par le charme du dix-huitième et de la période de bouleversement entre ce siècle et le suivant. Voici que le protagoniste, surgissant du cadre burlesque de l'Histoire, venait à moi revêtu d'un portrait moral, avec des traits culturels bien définis ; les recherches de mes amis historiens, sur les penseurs des Lumières et les jacobins italiens, constituaient un précieux aiguillon pour l'imagination. "Le baron perché" me vint d'une manière très différente que pour "Le vicomte pourfendu" : au lieu d'un récit hors du temps, au décor à peine esquissé, par des personnages filiformes et emblématiques, à l'intrigue de fable pour enfants, j'étais continuellement attiré, dans mon écriture, par la réalisation d'un "pastiche" historique, un répertoire*

d'images du dix-huitième, étayé par des dates et des corrélations avec des événements et des personnages fameux.»

Intérêt psychologique

Dans *“Le baron perché”*, Calvino s’amusa à faire vivre des personnages étonnants.

Il y a d’abord, à l’exception de Blaise, seul personnage ordinaire qui est donc tout naturellement le narrateur du roman, une famille qui constitue une galerie d’êtres extravagants. Calvino indiqua : *«Les personnages secondaires, nés par une prolifération spontanée de cette atmosphère romanesque, sont des solitaires, chacun l’étant d’une façon manquée, gravitant autour de l’unique façon juste qui est celle du héros, des excentriques, des types bizarres, alors que nous vivons aujourd’hui dans un monde de non-excentriques, de personnes dont la plus simple individualité est niée, tant elles sont réduites à une somme abstraite de comportements préétablis.»* Mais tous ces originaux le sont moins que Côme

Personnage rocambolesque à nul autre pareil, fantasque et fougueusement sensible, aristocrate cultivé un rien misanthrope, il est obstiné, montrant même une *«obstination surhumaine»*, sinon obsédé. Voulant réussir ce que tous affirment être impossible, il se propose un but très simple mais s’impose volontairement une règle difficile, les poursuivant jusqu’en leurs ultimes conséquences, parce que, sans cette règle et sans ce but, il ne serait lui-même ni pour lui ni pour les autres. À partir d’un point de départ donné, il explore toutes les possibilités qui s’offrent à lui.

Il se réfugie dans les arbres pour prendre de la hauteur, et acquérir une âme neuve.

On pourrait voir en lui un homme selon la nature au sens où l’entendait Rousseau, qui vit en accord avec elle et la subit, qui reste à son service et la respecte comme une mère, qui vit aussi pleinement les sentiments naturels comme l’amour avec Violette, qui est l’un des plus intenses et extraordinaires qu’offre la fiction, dont il accepte cependant l’issue avec fatalité, comme si la nature ne pouvait se combattre.

Il parcourt toutes les étapes de la condition humaine, en accord avec son âge et son évolution, sans démordre du choix extraordinaire qu’il a fait inconsidérément, et sans cependant se réduire à l’état d’ermite. En effet, constamment animé par la curiosité, passionné par le progrès, il ne se retire jamais vraiment du monde, ne renonce pas à le changer, ne cesse d’y intervenir, de prendre part aux combats du temps. La vie des autres et leur comportement à son égard l’intéressent. Ce qui n’est pas une des moindres singularités de son caractère, il peut concilier sa passion pour la vie en association et son refus perpétuel de l’univers social : *«Tout se passait comme si, plus il s’obstinait à rester niché dans ses branches, plus il sentait le besoin de créer de nouveaux rapports avec le genre humain.»* Ce solitaire *«comprit que les associations renforcent l’homme, mettent en relief les dons de chacun et donnent une joie qu’on éprouve rarement à vivre pour son propre compte»* : celle de constater qu’il existe de nombreux braves gens, honnêtes et capables, tout à fait dignes de confiance : *«Lorsqu’on ne vit que pour soi, on voit le plus souvent les gens sous leur autre face, celle qui nous force à tenir constamment la main sur la garde de notre épée»*. Il n’est pas indifférent non plus aux réactions suscitées par son idée fixe de ne jamais toucher terre. Il souhaite juste s’affranchir des convenances, et rester en toutes circonstances un libre-penseur, un libre acteur de son temps. Aristocrate et l’aîné d’une famille puissante, il assume sa condition, mais, homme éclairé qui vit dans un siècle de bouleversement des idées, il tient d’abord à son humanité plutôt qu’à son rang, à sa réalisation plutôt qu’à ses possessions, prône le partage juste des fruits du travail commun, la nécessité de l’éducation et la possibilité de la rédemption par la lecture. S’il est victime de mille passions successives, il soumet pourtant tout à la raison, et, en cultivant les plaisirs, donne une leçon de savoir-vivre à tous les moralistes. Cet être droit, honnête et simple vit à l’étage du dessus, ce qui est une métaphore aussi simple que puissante des visionnaires, de ceux qui osent être différents. Il reste présent à l’Histoire, mais du haut des arbres, parce que tout ce qui se passe en bas est vraiment trop absurde. S’il séduit des femmes en véritable libertin, car elles semblent apprécier particulièrement de séjourner *«en l’air»*, il tombe ainsi amoureux de la blonde Violette, une marquise fantasque, impétueuse, éprise

d'absolu et donc sensible à son originalité, leur idylle durant vingt ans jusqu'à ce que, lassée de cette vie aventureuse, elle décide de quitter lui et son mode de vie trop particulier.

Cette expérience l'ayant brisé totalement, il mène ensuite une existence solitaire, communiquant avec la nature et les animaux. Néanmoins apparaît une déraison que la rédaction de nombreux traités zoologiques, politiques... contribue à renforcer, le vieux baron s'enfermant dans une solitude irréversible, et tombant dans l'oubli.

Finalement, respectant toujours sa promesse, plutôt que d'être ramené à terre par ses proches, à plus de soixante-dix ans, il choisit de disparaître au bout de la corde d'une montgolfière de passage, dans l'azur, sans laisser de traces.

On peut voir en lui l'alter ego de Calvino qui, d'ailleurs, confessa un goût prononcé pour la solitude, qui avait alors renoncé à son engagement avec le Parti communistes, et ne voyait plus la littérature comme porteuse d'un message politique. Il confia : *«Il se passait avec ce personnage quelque chose pour moi d'insolite : je le prenais au sérieux, j'y croyais, je m'identifiais à lui.»*

Intérêt philosophique

Comme toute œuvre de fiction, l'éblouissante fantaisie qu'est "*Le baron perché*" commence sa vraie vie dans le jeu imprévisible d'interrogations et de réponses qu'elle suscite chez le lecteur, car il n'empêche que, derrière le jeu littéraire, se déclenche un mécanisme interprétatif. De son propre chef, le lecteur en vient à constater que la narration se fait sur deux niveaux : le plus immédiatement perceptible est le récit fabuleux ; mais il distingue aussi le niveau allégorique et symbolique ; il en vient à considérer que le roman est aussi un conte philosophique à la manière de ceux de Voltaire (on peut d'ailleurs remarquer que Côme est chassé de la villa familiale comme Candide l'est du château de Thunder-ten-Tronck).

Mais il faut savoir que Calvino s'est longuement et avec précision expliqué sur le sens qu'il avait voulu donner à son livre : *«Était-ce l'histoire d'une fuite des rapports humains, de la société, de la politique? Non, cela aurait été trop évident et futile : le jeu ne commençait à m'intéresser que si je faisais de ce personnage qui refuse de marcher sur la terre comme les autres non pas un misanthrope mais un homme continuellement dévoué au bien du prochain, inséré dans le mouvement de son temps, qui entend participer à chaque aspect de la vie active : du progrès des techniques à l'administration locale, à la vie galante. Tout en sachant que pour être vraiment avec les autres, la seule voie est d'en être séparé, d'imposer obstinément aux autres et à soi-même cette singularité incommode et cette solitude de chaque heure et de chaque moment de la vie, de même que c'est la vocation du poète, de l'explorateur, du révolutionnaire. Le "perché" par vocation intérieure, qui reste dans les arbres même quand il n'y a nulle raison extérieure pour y demeurer, est l'homme complet, que je n'avais pas proposé clairement dans "Le vicomte pourfendu", celui qui réalise sa propre plénitude en se soumettant à une discipline volontaire rude et contraignante, qui cherche une voie vers une complétude non individualiste à atteindre à travers la fidélité à une autodétermination individuelle. [...]* Le problème aujourd'hui n'affecte plus désormais la perte d'une partie de soi-même, c'est celui de la perte totale, de n'être plus rien. De l'homme primitif qui ne faisait qu'un avec l'univers, on pouvait encore dire qu'il était inexistant en ce qu'il ne se différenciait pas de la matière organique, nous sommes lentement arrivés à l'homme artificiel lequel, ne faisant qu'un avec les produits et les situations, est inexistant en ce qu'il ne se frotte plus à rien, qu'il n'a plus de rapport avec ce qui l'entoure, mais ne fait que "fonctionner" abstraitement.»

On peut trouver un enseignement aussi dans le fait que Calvino et Côme ont «un regard éloigné», sont des observateurs obliques et faussement détachés du réel, se tenant non pas à l'écart mais à une certaine distance, d'où les points de vue peuvent et doivent être multipliés. Côme vit dans les arbres pour s'éloigner des contraintes de la vie sociale, qui l'empêcheraient d'atteindre la «complétude». Mais il tient à ses relations avec les autres, parce que, s'il cherche comment affirmer sa liberté, il veut leur montrer quel est le vrai sens de la liberté, leur faire voir qu'ils n'agissent qu'en balourds et à l'étourdie, qu'ils vivent dans une morne routine, dans la médiocrité, tant dans leur

rapport à la nature que dans leurs amours, tellement dépourvues de folie, ou dans leur engagement social.

Enfin, on peut considérer que le livre est une invitation à la nuance, puisqu'il apparaît que la vérité absolue est une chimère.

* * *

“Le baron perché”, roman merveilleusement spirituel, débordant d’humour, d’imagination et d’originalité, une des plus remarquables réussites romanesques de Calvino, reçut le prix Viareggio en 1957, qu’il refusa «*parce que, déclara-t-il, son acceptation aurait simplement contribué à consolider une institution dépassée, le prix littéraire*». Le roman, qui est le plus connu des trois volets qui composent le cycle *“Nos aïeux”* comprenant aussi *“Le vicomte pourfendu”* et *“Le chevalier inexistant”*, contribua largement à asseoir sa célébrité tant en Italie qu’en France et dans le monde.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com